



OMBRES NOIRES

MICHAËL MENTION

Jeudi noir

France-RFA 82 :
un match,
une victime,
une vengeance.

Jeudi noir

DU MÊME AUTEUR

Le Rhume du pingouin, Éditions du Rocher (2008)

Sale temps pour le pays, 1^{er} volet trilogie, Éditions Payot-Rivages (2012)
(Grand Prix du roman noir français Festival international
du film policier de Beaune 2013)
(Prix du polar lycéen d'Aubusson 2014)

Aigreur de jeunesse, nouvelle, revue *813*, n° 115 (2013)

Fils de Sam, Éditions Ring (2014)

Adieu demain, 2^e volet trilogie, Éditions Payot-Rivages (2014)

À paraître :

... *Et justice pour tous*, 3^e volet trilogie, Éditions Payot-Rivages (2015)

Le Carnaval des hyènes, Éditions Ombres Noires (2015)

Michaël Mention

Jeudi noir

OMBRES NOIRES

Ouvrage publié sous la direction de Caroline Lamoulié

© Ombres Noires, 2014
ISBN : 978-2-0813-4852-3

Ce livre est la retranscription romancée de la demi-finale de football qui a opposé l'équipe de France à celle de la RFA le 8 juillet 1982. Son ambition est de relater ce match avec le plus d'objectivité possible pour en finir avec les stigmatisations abusives, de Charles Corver à Didier Six en passant par Jean-Luc Ettori.

Les temps forts et les réactions de chacun sont ici respectés sur la base de *Séville 82* (Pierre-Louis Basse, éditions Privé, 2005), *Un 8 juillet à Séville* (Emilio Maillé, productions Flach Film, 2002), *Galaxie foot* (Hubert Artus, éditions Points, 2014), *Terrain miné* (Chérif Ghemmour, éditions Hugo Sport, 2013), *Coup de sifflet* (Harald Schumacher, éditions Michel Lafon, 1987), *Une épopée sportive : la France de Michel Platini – 1976-1987* (Marc Barreaud et Alain Colzy, éditions L'Harmattan, 2012), d'interviews d'anciens joueurs des deux équipes et de l'arbitre Charles Corver, ainsi que des commentaires de Thierry Roland et Jean-Michel Larqué.

Si certains passages semblent dramatisés, ils ne le sont qu'à travers le point de vue du narrateur – un joueur fictif –, ce qui n'engage en aucun cas les anciens membres de l'équipe de France. Même précision quant aux propos xénophobes, qui s'inscrivent dans une démarche de dénonciation du racisme.

Merci à Anna, Caroline, Camille et Marin pour leur confiance et leur bienveillance. Merci également à Rico Rizzitelli et Hubert Artus pour leur aide précieuse, ainsi qu'à Chérif Ghemmour, Vincent Ruellan, Laurent Chastellière et Philippe Gastal. Enfin, merci à Bénédicte et Elvin pour leur traduction, à Élodie, Hervé, Gwenn, Pauline, Christian et David pour leurs relectures.

Une pensée pour les joueurs des deux équipes
et pour la famille de Patrick Battiston.
Enfin, une pensée pour Élodie, au-delà de tout.

« Ceux qui ont parlé de la France “black-blanc-beur” étaient en retard de trente ans [...] En 1998, j’ai été choqué par ce discours. Je me suis dit : “Tiens, des gens ont découvert que la France était comme ça.” Les considérations des Français sur les immigrés n’ont pratiquement pas changé depuis cent ans [...] Je pense que certaines personnes qui nous dirigent ne connaissent pas leur pays. »

Michel Platini,
L’Humanité, 9 décembre 2005

« Le grand problème, c’est que l’Allemagne n’a pas de mythe incarnant un idéal de liberté comme ferment d’une identité nationale, contrairement à la France [...] Elle a dès lors développé une identité fondée sur un romantisme politique irrationnel qui a conduit à cette volonté d’hégémonie et à deux guerres mondiales. Aujourd’hui encore, les Allemands ne sont pas à l’aise dans ce rôle dominateur en Europe. »

Joschka Fischer, vice-chancelier de 1998 à 2005,
L’Hebdo, semaine du 1^{er} mai 2014.

Jeudi 8 juillet 1982
20 h 44
Stade Ramón Sánchez Pizjuán, Séville

Brassens est mort. Dieu est mort. Et nous, on est vivants. Bien vivants, avec la France derrière nous. Tous les Français. Même ceux qu'elle n'assume pas, ces enfants d'immigrés que certains appellent *bougnoules* alors qu'ils sont aussi français que nous. Dans notre équipe, il y a du sang algérien, espagnol, italien... La France d'aujourd'hui, celle de Mitterrand. Tout ce rouge en nos veines, sous le bleu de nos maillots. Pour nous, ce soir, c'est « liberté, égalité, amitié ».

Cette force qui nous lie ne sera pas de trop dans ce monde malade. Iran, Liban, Salvador... tant de morts que je ne sais pas par où commencer. Ce qui est sûr, c'est que la guerre froide est de retour. La faute à Reagan, dont les provocs de cow-boy irritent ce bouledogue de Brejnev. Lui, il paraît qu'il est en train de crever. Si c'est vrai, peut-être comprend-il enfin la souffrance des civils afghans. Vie/mort, victoire/défaite, tout ça est arbitraire – juste une question de point de vue.

C'est ce que je me répète, dans le vestiaire. Besoin de me rassurer. Les autres y croient, j'ignore comment ils font. Assis face à moi, Michel. Notre capitaine, le menton appuyé sur ses mains croisées.

Je me demande à quoi il pense. En fait, je sais. Pas au match, même s'il le fantasme depuis des jours et des nuits. Pas à son père, si fier de le savoir ici en cette heure mythique. Non, Michel ne pense pas à lui – il l'a déjà fait – et encore moins au petit club de l'AS Jœuf qui l'a vu naître. À cet instant précis, il pense à la Marlboro qu'il aurait aimé savourer avant le coup d'envoi.

Lui et la clope, beaucoup de gens l'ignorent. Il ne se cache pas, il tient juste à préserver le peu d'intimité que lui accorde son statut d'icône. « Drôle de sportif », c'est sans doute ce que dirait le pays s'il le voyait fumer entre deux entraînements. Non, Michel n'est pas qu'un joueur de génie, c'est aussi un anxieux doublé d'un déconneur. Pour ma part, j'aime autant le foot que Sherlock Holmes et la cuisine. On a tous plusieurs facettes, mais nos compatriotes s'en fichent. Ce qui les intéresse, ce qu'ils exigent de nous, c'est qu'on incarne leur rêve. Ça tombe bien, ils ne seront pas déçus.

Michel tourne la tête. Ses yeux croisent ceux de Jean, Christian, tout le monde :

Défenseurs	Milieux de terrain	Attaquants
Maxime BOSSIS	Michel PLATINI	Didier SIX
Marius TRÉSOR	Alain GIRESSSE	Dominique ROCHETEAU
Manuel AMOROS	Jean TIGANA	
Gérard JANVION	Bernard GENGHINI	
Goal		
Jean-Luc ETTORI		
Remplaçants		
Patrick BATTISTON		
Christian LOPEZ		
Gérard SOLER		
Bruno BELLONE		
Jean CASTANEDA (gardien)		

Tous réunis sous le regard bienveillant de Michel Hidalgo, que j'ai surnommé « Mimi ». Toujours de bon conseil, il est notre Maître Yoda. Son boulot, outre de faire de nous des battants, c'est de cacher son anxiété. Ce soir, il en est incapable.

Henri, son adjoint, discute avec René et Jean-François. De fantastiques milieux de terrain et, pourtant, ce match se déroulera sans eux. Je n'en reviens toujours pas, mais voilà : il n'y a pas de place pour tout le monde. Et puis, René et « Jeff » ont déjà eu leur chance.

Décus, ils nous regardent faire nos derniers étirements. Sur nos épaules, le poids d'un passé sans brio depuis 58. Enfin, presque. Oui, on a battu le Koweït et l'Autriche. Oui, on a atteint la demi-finale, mais on a foiré le début du Mondial. Et pour moi, ça s'ajoute

à nos vingt-quatre ans d'échecs. Le plus cinglant, c'était il y a un an et demi, à Hanovre : 4 à 1 face à la République fédérale d'Allemagne. Plus qu'une équipe, un bulldozer. Et c'est elle qu'on va retrouver ce soir, dans seize minutes.

Ça va être dur. Si on était mauvais, je me ferais une raison, mais là, je connais nos capacités et ça complique tout. Quand t'es nul, face aux meilleurs, tu ne peux qu'échouer. Quand t'es bon, tu peux gagner mais perdre aussi. Alors, je me cramponne à notre principal atout – nos trois combinaisons, issues des meilleurs clubs du pays :

Manu et Jean-Luc de Monaco, champion de France en 78 et vainqueur de la Coupe il y a deux ans.

Alain, Jean et Marius de Bordeaux, qui semblait condamné au déclin et qu'ils ont su réveiller avec Jacquet.

Michel, Gérard et Patrick des « Verts », meilleur club du pays depuis vingt ans. Sans compter Dominique, aujourd'hui au PSG mais qui reste stéphanois de cœur.

Puis, Didier et sa fougue, Christian et ses tacles, Maxime – « le grand Max », immense par sa taille et sa maîtrise... Un groupe d'enfer, même si Dominique est tout juste remis de son entorse. Il y a trois heures, Maurice lui a fait une piqûre. J'espère que ça ira. Et si ça ne va pas, on s'adaptera car Mimi sait exploiter notre potentiel. Face à l'Irlande, il a rôdé notre « carré magique » – Jean-Alain-Michel-Bernard – alliage par-fait entre technique et offensive.

« Allez ! En piste ! »

Il a parlé, on se lève. Le fanion à la main, Michel sort et je le suis. On marche tous derrière lui, avec Mimi, dans ce couloir à peine éclairé. Les murs semblent se rapprocher, ils m'étouffent. Et mon stress, si présent qu'il en devient acide.

Sur le trajet, des types en costards nous encouragent : « On compte sur vous ! », « Montrez-leur qui on est ! »... Je veux qu'ils nous foutent la paix. Envie d'être chez moi, avec ma femme et ma fille. Le sol se met à gronder ; avant-goût de l'impatience du public. Les ondes remontent jusqu'au plafond. Peur que le ciel nous tombe sur la tête. Astérix. Gaulois. Français. France. Nous, guettés par soixante-dix-huit mille spectateurs.

À notre apparition, le stade rugit entre cris, applaudissements et cornes de brume. Soixante-dix mille gueulards : écrit dans un article ou un bouquin, ça ne veut rien dire. Le lecteur pense juste : « Il y a beaucoup de bruit. » Mais c'est bien au-delà du bruit. Ce qui se passe ici ne peut être réduit à un simple mot. Il n'existe aucun pour exprimer l'intensité de ces milliers de bouches dissonantes. Ce que je sais, c'est ce que je ressens : un mélange entre migraine, ventre noué et plaisir masochiste.

Mimi va s'asseoir sur le banc avec nos toubibs et nos remplaçants : deux attaquants, deux défenseurs et un goal. Aucun milieu de terrain. J'ai beau chercher, je ne comprends toujours pas pourquoi. J'espère que Mimi sait ce qu'il fait. Jean – notre autre goal – en doute, lui qui était jusqu'ici titulaire. Bras croisés, il ne cache rien de sa jalousie envers Jean-Luc.

On continue d'avancer à travers le terrain, les oreilles bourdonnantes. Bientôt 21 heures, et toujours le soleil.

Implacable été, qui nous rappelle que cette saison n'est pas la nôtre. Nous, c'est Paris et la pluie. La RFA, c'est Séville et la victoire.

Température : 33 °C.

Atmosphère : étouffante.

Compte à rebours : huit minutes.

À mesure qu'on foule la pelouse, les gradins s'enfièvent. Ne pas regarder. Fixer le dos de Michel et son numéro 10. Pas de noms sur nos maillots ; ils sont mieux dans la bouche de nos supporters. Et je lève les yeux, découvrant tous ces gens. Français, Espagnols, Allemands et j'en passe. Les trois quarts du public sont venus assister à notre mise à mort dans cette corrida déguisée. Notre drame : toutes les nations reconnaissent notre talent, mais ne veulent pas qu'on gagne. Jamais.

L'arbitre Corver troque son néerlandais pour nous accueillir en français. Il est cool, à l'instar de son peuple. Cool et considéré comme l'un des meilleurs arbitres du monde. Nos journaux l'ont dit, alors ça doit être vrai. C'était après notre victoire face à la Bulgarie ; bel exemple d'impartialité journalistique.

Là-haut, parmi tous les commentateurs sportifs, nos Thierry Roland et Jean-Michel Larqué. Trois ans que ce duo a fait du foot une communion familiale. On est le corps, ils sont la voix. Larqué qui, j'en suis sûr, est ému en voyant ses anciens compagnons de Saint-Étienne sur le terrain.

Les silhouettes de la Mannschaft se dévoilent. Numéros noirs sur blanc sans le moindre pli, leurs carures étirant leurs maillots :

Défenseurs	Milieux de terrain	Attaquants
Bernd FÖRSTER	Paul BREITNER	Klaus FISCHER
Karl-Heinz FÖRSTER	Hans-Peter BRIEGEL	Pierre LITTBARSKI
Ulrich STIELIKE	Wolfgang DREMMLER	
Manfred KALTZ	Félix MAGATH	
Goal		
Harald SCHUMACHER		
Remplaçants		
Horst HRUBESCH		
Karl-Heinz RUMMENIGGE		
Wilfried HANNES		
Hansi MÜLLER		
Bernd FRANKE (gardien)		

Une somme de talents hors du commun : Fischer, attaquant redoutable. Littbarski, dribbleur hors pair. Les frères Förster, blonds comme les blés et rigides comme la mort. Puis Breitner, star du foot depuis dix ans. Tous ont depuis longtemps sublimé leur statut d'hommes – leurs surnoms en témoignent, de Hrubesch « le monstre » à Stielike « le joueur en cristal ». Je me console en me disant qu'au moins, Beckenbauer n'est pas là. Pour le Kaiser, la retraite a sonné.

En retrait, leur goal semble crispé. Aussi tendu qu'un slip dans un sex-shop. Le stress, sans doute. Ce que je sais, c'est qu'il n'a pas son maillot habituel et porte le même que Jean-Luc. Tous deux en rouge avec les mêmes gants, la même tignasse, la même moustache. Pour les distinguer, il n'y a guère que le short bleu de Schumacher et son aigle noir. Là, à la place du cœur.

Mise en page par Nord Compo

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer en octobre 2014
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.

61250 Lonrai

N° d'édition : L.01ELON000124N001

Dépôt légal : novembre 2014